

Zeitschrift: Mémoires de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 29 (1878)

Artikel: Causeries bibliographiques et littéraires : les entretiens du palais royal
Autor: Kohler, Xavier
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684278>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

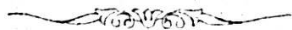
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CAUSERIES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES



Les Entretiens du Palais Royal

Voici un livre qui promet d'être intéressant, il porte la date de 1786, et a paru sans doute à Paris, bien qu'on le donne comme venant de Hollande (Utrecht); il n'est pas considérable et de facile abord : deux petits volumes in-12. Quel en est l'auteur ? je l'ignore, rien ne trahit l'anonyme. Barbier n'en parle pas dans son *Dictionnaire*, maint catalogue de bibliophiles célèbres garde le même silence à son encontre. C'est sans doute une œuvre éphémère, morte en naissant; et que sa valeur assez mince n'a pu sauver de l'oubli. Tous ces motifs devraient peut-être nous engager à lui réserver pareil sort; pourquoi l'exhumer de sa tombe, le pauvre inconnu ? mais c'est justement pour cela que nous tenons à le rendre une heure à la vie, afin de nouer conversation avec lui. 1786, quelle date ! la Révolution était bien proche. Il est curieux d'interroger tous les témoins de cette époque et de juger de l'état des esprits à la veille de cet effroyable cataclysme qui va bouleverser la France et le monde. Les voix les plus faibles veulent être entendues; elles nous révéleront peut-être quelque fait nouveau; qui sait si le pinceau de l'artiste ne nous peindra pas un côté inobservé de la vie sociale d'alors.

Sous ces impressions nous avons lu *les Entretiens du Palais Royal*, et notre espoir n'a pas été complètement trompé. L'auteur, à la fin de la préface, explique ainsi le ton sérieux et badin qui règne dans son ouvrage : « Si je faisais un livre, disoit Henri IV, il y auroit de quoi rire et de quoi réfléchir : il connoissoit les hommes. »

Le style des *Entretiens* laisse à désirer sous bien des rapports. Il est souvent enguirlandé, enrubané, comme les bergères à la mode dans ce temps-là; parfois il s'élève et la pensée gagne à n'avoir pour vêtement que la simplicité. L'esprit français se fait jour aussi, il trouve à propos, des tours heureux, des expressions piquantes : c'est bien du XVIII^e siècle. La plume n'est pas celle d'un maître encore, mais le novice promet. L'auteur n'appartient pas à l'école philosophique, il est chrétien; sa morale est

toujours pure ; il est de la bonne école littéraire et défend les saines doctrines de la raison et du goût ; il est royaliste , et ne se doute guère des événements prochains. Si le *Palais Royal* a été choisi pour lieu des entretiens , c'est que nulle promenade n'est plus propre à entendre et à observer. Tout Paris s'y rend : le soir, le spectacle manque-t-il, « le Faubourg Saint-Germain, le Marais et même l'île St-Louis y accourent par pelotons. C'est le ralliement de l'Europe , de l'Amérique , de l'Afrique et de l'Asie. » (I. p. 10) Mieux que cela, on ne désespère pas « qu'avant *dix ans*, le Mogol, l'empereur de la Chine, le Sultan ne s'y promènent dans leur luxe oriental. » (p. 17) Hélas ! *avant dix ans* que de choses se passeront dont l'écrivain n'a pas la moindre idée, heureusement pour lui !

Ces *Entretiens* variés , au nombre de 23 , roulent sur bien des sujets , à commencer par la *pluralité des mondes* et à finir par les *petites maisons* ; il y a de la marge entre deux. Les interlocuteurs changent suivant les soirées : le premier est un Anglais et le dernier un Allemand ; il y a aussi une dame polonaise , un Gascon , une Portugaise charmante , un abbé , des militaires : le personnage est approprié à la scène. La malice perce-t-elle dans le choix ? pas toujours. Ici , comme dans le dialogue , comme dans les thèmes et leur développement , se trahit une main inexpérimentée ou un laisser-aller très grand. Les redites aussi ne font pas défaut , il y a répétition dans plusieurs tableaux ; la galerie était trop restreinte pour y admettre des toiles ne différant que par le coloris et par le ton. Ces observations présentées d'abord , et pour ne plus y revenir , nous lierons connaissance avec l'ouvrage.

Les deux premiers *Entretiens* seuls ont rapport au *Palais Royal*, ils sont intitulés : la *pluralité des mondes* et les *métamorphoses*. On conçoit facilement que la bigarrure des promeneurs de tout sexe et de tout rang, l'étrange pêle-mêle de ce monde élégant , le va et vient de la foule autorisent un rapprochement avec les astres entrevus par Fontenelle et les demi-dieux chantés par Ovide. On devinera de même quelles personnes hanteront les planètes de Vénus, de Mercure, de Mars, de Saturne et du grand et puissant Jupiter. La mère des amours voit son nombreux peuple de Nymphes , de Grâces , d'Adonis , s'augmenter d'une nouvelle classe d'adorateurs, les *Agréables*, espèce joyeuse, qui céderont le pas dans dix ans, après une halte dans la boue et le sang, aux *Incroyables* du Directoire. Mais le philosophe bel esprit ne trouverait pas seul à y appliquer son système, ces confrères plus sérieux seront aussi satisfaits. En doutez-vous ? « Tout bon observateur trouve ici la matière subtile de Descartes, chez ces gens qui brillent et qui n'ont rien ; qui savent tout et qui n'étudièrent jamais ; qui sont légers comme le zéphyr , dont le souffle ondule les campagnes et les rafraîchit. Il trouve ses tourbillons dans ces têtes qui tournent à tout vent ; dans ces esprits qui ne se fixent sur aucun objet ; dans ces amantes dont le cœur est plus variable que le baromètre même. » (p. 12). Voulez-vous mieux ? — L'attraction de Newton n'est-elle pas « dans ce rapprochement d'épouses et de Sigisbés, qui veulent, malgré l'opinion de leurs maris,

démontrer la vérité du système Anglais?» — Sont-ce les atômes d'Epicure ? Cherchez-les dans cette « foule de petits importuns qui n'ont d'existence que celle de s'accrocher à quelques complaisants pour qu'ils leur payent un diner, à quelques femmes perdues, qui ruinent leur caractère et leurs mœurs. » (p. 13) Deux systèmes seuls « ne feroient pas fortune » au Palais Royal : « celui du penseur Malebranche, qui voit tout en Dieu ; celui du songeur Berkley, qui n'admet point de corps et qui ne reconnoit que des esprits. » (p. 16.)

Quant aux *Métamorphoses*, c'en est le théâtre par excellence ! « Paris est le seul pays du monde où l'on ait le magnifique talent de donner de la grâce au moindre chiffon ; qu'on y semble paré, quand on est à peine vêtu ; que les plus élégants doivent presque tous leur opulence aux tailleurs ; qu'un seul habit plus d'une fois servit à deux amis, et que l'un étoit malade quand l'autre se portoit bien. L'indigence surtout ici est mère de l'industrie, l'on n'y met pas moins d'art à masquer la misère, qu'à se faire un visage à l'aide d'une toilette recherchée... » (p. 17) L'élégance supplée parfaitement à la parure. « La petite bourgeoise fait des révérences à la duchesse, la fille prend le costume de la cour ; car c'est l'histoire du phosphore qui, formé d'une vile matière, a le plus grand éclat... » (p. 18)

« Tout est ici pièce à tiroir, étourderies, mystères, intrigues, singularités, autant de sujets propres à réjouir la Ville et les Faubourgs. » (p. 30) On dirait « un bal masqué, » s'écrie l'Anglais, en voyant se succéder à la file les personnages tous différents d'allure, se montrant ce qu'ils n'étaient pas : un joli Monsieur faisant résonner ses breloques et prenant des airs de protection, doit à sa mère, une « sirène, » sa magnificence d'un jour et ses habits riches qu'attend le Mont de piété ; cette femme de première distinction est d'origine inconnue, mais elle a forcé « l'entrée du temple de la fortune » ; ce babillard est un auteur en vogue, « qui eut de l'esprit dans une nuit et fit un livre dans un jour ; » il critique, on le croit sur parole, « il ne lui manque que de perdre l'accent de son pays et d'apprendre l'orthographe ; » il aspire au fauteuil : « qu'importe comme on entre à l'Académie, pourvu qu'on y soit bien assis, et qu'on y puisse dormir ; » cet homme aux airs de Marquis est un charbonnier, « une femme qui l'idolâtre l'a fait blanc comme un cygne ; ce procureur, par contre, fait l'homme de bien ; sous ce pourpoint qui ne vaut pas une pistole se cachent 30,000 livres de rente ; un neveu le suit, il n'a que 27 ans et paraît plus décrépît que le vieux usurier. « C'est ici la mode, les jeunes gens escomptent leur jeunesse, de manière que la vieillesse les atteint avant la virilité. Ils ne digèrent plus, ils n'oseroient souper ; et l'on diroit, en les voyant, que ce sont des ombres qui ne font que passer. » (p. 36) La foire est bonne, en désirez-vous encore ? Que pensez-vous de ce léger croquis ?

« Je parlois encore lorsqu'un élégant dont les oreilles et les pieds offroient à la vue les boucles les plus extraordinaires, nous aborda ; il avoit un de ces chapeaux en forme de cloche, qui n'ont jamais bien coiffé per-

sonne, un de ces gilets où les poches touchent presque au menton. Il nous fit quelques calembourgs qui sont toujours pitoyables quand ils vont jusqu'à deux, et nous répéta quelques bons mots qu'il fête toujours avec Octave. Il disoit à chaque phrase : ma parole d'honneur ! langage ordinaire de tous ceux qui n'en ont pas. Deux montres enrichies de brillants passaient successivement entre ses mains, une large bague flattoit son orgueil lorsque son père, honnête procureur, vint à passer. Alors mon homme disparut pour éviter la honte de fraterniser d'une manière aussi bourgeoise. Nous rîmes beaucoup d'un Agréable, qui avoit des talons rouges, et point de souliers. Il étoit dans sa mue, jusqu'à ce qu'une heureuse chance au jeu lui rende son plumage et son orgueil. » (p. 24-25)

A d'autres : cette provinciale venue à Paris pour en goûter les réjouissances, a paru à un bal paré dans un travestissement tel qu'un plaisant lui dit : « Madame, nous ne connaissons que sept péchés mortels, mais il y en a sur votre robe plus de cent. » (p. 37) Jamais âme simple ne fut mieux mystifiée par les modistes du lieu. Ce capitaine de dragons n'est autre qu'un abbé, il va trouver son confesseur et a pris ce costume, « pensant que l'habit d'officier est un excellent passe-parlout pour ses péchés » (p. 34). Dans le nombre cependant l'apparence trompe en sens inverse. Cette femme qui passerait pour une prude « en cornette plate, en habit brun, » est une veuve estimable, qui a vendu tout son bien pour payer les dettes de son mari ; celle-ci, à l'air modeste, est la fille d'une folle, qui répare par sa conduite, les désordres de sa mère ; cet abbé prend une demi-heure de récréation pour se livrer à un travail persévérant. — On voit aussi à Paris des personnes « se doubler très adroitement, à preuve cet individu, maître de langue au Faubourg Saint-Germain et médecin dans le Marais.

A ce sujet l'Anglais fait une réflexion : « Nous avons aussi nos métamorphoses, mais nous taillons dans le vif. Ce ne sont pas des marionnettes comme celles-ci, qui ne prêtent qu'à la plaisanterie. C'est par exemple, un Cromwel qui devient Roi... « de pareilles résolutions nous sont heureusement inconnues, et nous aimons beaucoup mieux voir une femme décrépite se changer en nymphe élégante, un clerc de procureur se transformer en Marquis, une soubrette se donner pour femme de qualité, que de voir un rebelle devenir tyran. Nos métamorphoses ne sont que divertissantes : ce sont de jolies mascarades, que les modes ou les intrigues mettent sur la scène... » (p. 27-28)

Que penser de cette assurance à la veille de la catastrophe qui allait anéantir la royauté. Qu'étoit-ce que Cromwel à côté de Robespierre, des Saint-Just et des buveurs de sang, leurs complices ? Quelles terribles métamorphose prépare à Paris et au monde la Révolution, qui s'avance à grands pas !

Le troisième Entretien est consacré aux *Prôneurs*. Il y a quelques années on chargeait des amis ou des complaisants de faire les réputations, mais

on a trouvé plus sûr de remplir soi-même cette tâche. Chaque auteur est son panégyriste, exalte son mérite propre, n'admet aucune critique ; on a « une manière de se vanter , qui , quoique muette , est plus forte que les paroles mêmes. » Il faudrait créer une académie de *Modestie* ; existerait-elle plus de deux jours , c'est douteux. Dans les séances académiques ne voit-on pas chaque fois « une cassolette de parfums dont l'enivrante vapeur gagne tous les rangs. » Les sociétés maçonniques ont profité de l'exemple. « C'est à qui sera l'orateur d'une loge pour louer éperduement tous les frères et surtout le *vénérable*. J'ai lu quelques-uns de leurs discours, et j'ai peine à concevoir jusqu'à quel point ils se préconisent. Un Maçon est un Dieu, leur société un Ciel ; et comme dans l'Alcoran, tout ce qui n'est point initié à leurs burlesques cérémonies, est un profane et quelque chose de pis... » (p. 51) Certain auteur s'est adressé à lui-même une épître dédicatoire qu'il supposa venir des pays lointains et en a fait la base de sa réputation. Voulez-vous savoir jusqu'où peut conduire cette soif dévorante de louanges, jugez-en par le fait suivant :

« Un poète ridicule, fortement infatué de ses œuvres, s'avisa de faire la comédie la plus plate et la plus mal conçue, et ne pouvant avoir les suffrages du public, veut les avoir à force ouverte. Il prie des officiers suisses qui se trouvoient en garnison dans la ville où se passoit la scène, de se placer au parterre, et de s'y rendre tellement maîtres des langues et des mains, qu'il n'y ait que des applaudissements et des éloges. »

» On les vit en conséquence dispersés de tous côtés, menacer d'un air de courroux quiconque feroit mine de ne pas approuver. Leur sabre flamboyant n'étoit pas moins redoutable que leurs regards ; et la pièce eut d'autant plus de succès, que des grenadiers se mirent de la partie, et qu'en relevant leur moustache, ils disoient, moitié grondant, moitié jurant : *moi couper l'oreille du premier drôle qui ne dira pas du bien du joli petit comédie.* »

» On présume facilement, que les soldats burent amplement à la gloire de la pièce et de l'auteur, et que dès la veille une pareille scène avoit eu grande répétition. La fin du spectacle faisoit tableau. L'on sortoit en foule et tout le monde se trouvoit forcé par la circonstance, d'exalter un ouvrage qu'on maudissoit intérieurement. Voltaire lui-même n'auroit pas reçu plus d'éloges, car les regards de la soldatesque, suivirent les spectateurs aussi loin qu'il étoit possible et ne permettoient pas le moindre sourire.

» Le même poëte ne trouvant plus à qui lire ses vers, brûlant néanmoins du désir de se procurer cette délicieuse jouissance, prit le parti d'entrer dans un corps de garde. Au mot de vers, on croit qu'il s'agit de verres à boire, et l'on demande du vin. L'auteur ne se démonte point, en fait venir, et tâchant d'expliquer de son mieux ce qu'il alloit lire, il sut enfin trouver des auditeurs. On pense que ce ne fût pas sans murmure, et que des jurements se mêlèrent plus d'une fois aux hémistiches ; ce qui rendoit cette scène extrêmement divertissante.

» Tout ce que vous voudrez, disoient continuellement les soldats,

pourvu qu'il nous soit permis de boire et de fumer, et à chaque vers les rasades se succédoient avec la plus grande rapidité.

» Depuis ce moment, le corps de garde devint son lycée. Il y va toutes les semaines débiter ses poésies; de sorte qu'on ne jure plus dans ce lieu qu'en rimant; mais il faut que l'auteur boive, autrement il seroit saccagé. » (p. 52-56)

Si du moins, observe l'auteur, le panégyriste lui-même payoit ses auditeurs, comme à Rome on payait les pleureuses. Mais hélas! qui leur fourniroit des fonds pour y suffire! « On sait qu'Apollon est aussi gueux que Plutus est opulent; que les Muses voulant un jour se cotiser pour faire un pikeniq, ne trouvèrent dans leur coffre-fort que des feuilles de lauriers, et qu'elles n'ont plus de crédit depuis cette époque. » (p. 56)

Les *Anecdotes* ont eu de tout temps l'avantage de défrayer les conversations; en France plus qu'en tout autre pays, c'est une mine inépuisable. Le caractère national, autant que l'esprit, y prêtent admirablement. Nous trouvons ici une ample moisson de récits singuliers, de bons mots; il n'y a qu'à glaner. Les personnages du grand siècle, comme ceux du XVIII^e siècle et bien d'autres plus ou moins connus, passent sous nos yeux en deshabillé. Philosophes, théologiens, savants, grands seigneurs se succèdent à la file dans cette lanterne magique au verre grossissant. Quelques exemples ont ici leur place.

Le fameux Malebranche avait des distractions et des manies singulières bien connues des contemporains; en voici quelques-unes :

« Profondément enseveli dans ses pensées, il passa vingt-quatre heures sur un fauteuil, les yeux ouverts, ne voyant ni celui qui lui apporta son dîner, ni celui qui lui fit du feu. Il ne sortit de cette espèce d'extase, que pour sauter d'une chaise à l'autre en disant qu'on avoit besoin d'une récréation enfantine, quand on avoit la tête épuisée par le travail. (p. 80) » De nos jours, un savant archéologue et géologue, feu le professeur Morlot, de Berne, se livrait à un exercice analogue. Il sautait en hiver par dessus des chaises pour se réchauffer, quand il avoit écrit longtemps dans sa chambre froide et solitaire. Je tiens la chose d'un témoin oculaire, et ceux qui ont connu Morlot ne seront pas surpris de ce trait. Il fut original jusqu'au bout, et par testament il voulut que son crâne fut déposé au Musée de Berne, qu'il avoit enrichi de ses dons. Sa volonté fut accomplie, de même que la clause de graver son nom sur la pièce pour qu'on soit sûr de la provenance, une étiquette pouvant se perdre.

Revenons à Malebranche : « Piqué de s'entendre un jour nommé le grand benêt, il prit par la main celui qui le qualifioit si bien, le conduisit à sa chambre et lui dit, en lui montrant son fauteuil : Voilà l'endroit où votre *grand Benêt*, se dégageant de la matière et des sens, a recherché la vérité qui nous conduit à voir tout en Dieu; l'endroit où votre grand Benêt, fermant les yeux à la lumière corporelle, a vu l'âme par l'effort de ses pensées, s'est élevé au-dessus de lui-même, pour ériger un édifice purement

spirituel sur la ruine des corps, et a pénétré jusque dans le sein même des intelligences célestes. »

« Il jouoit aux épingles avec des enfants de chœur, quand Mylord Cordrington vint le voir dans la maison de l'Oratoire de Saint-Honoré, et c'est alors que l'Anglais s'écria : je vous trouvois admirable dans vos écrits, mais depuis que je vous vois vous rapetisser de la sorte, vous êtes bien plus grand à mes yeux. »

Ce Mylord demeura deux ans consécutifs à Paris, ne voyant que son appartement et le P. Malebranche, afin de lui prouver qu'il n'étoit venu en France que pour le voir : c'est bien Anglais. » (p. 80-81)

Le philosophe de Genève n'était pas si facile à aborder que le célèbre Oratorien. Un original étoit venu exprès d'Angers à Paris pour faire sa connaissance. Pensant que l'accoutrement favoriserait son dessein et que l'air d'un voisin ferait son affaire, il étoit « en pantouffles, en robe de chambre et en bonnet de nuit. » Aussitôt arrivé, il se rend chez Rousseau, mais ni Jean-Jacques ni Thérèse ne voulurent lui ouvrir la porte. « Notre voyageur prend enfin le parti d'écrire une lettre de quatre pages où il expose son empressement, le sujet de son pèlerinage, et où il conjure enfin Jean-Jacques de lui dire, oui ou non. Le lendemain, au milieu d'une grande feuille de papier blanc, il reçoit pour toute réponse... non. » (p. 60)

On cite des réponses plus laconiques. Un religieux tourmentait le général de son ordre pour lui permettre d'aller à Rome. Celui-ci écrivit au postulant : I. (allez). Voltaire et Piron échangèrent la même lettre significative. Mais ce trait ne vaut pas celui de ce bon capucin que l'on qualifia dans une lettre de capucin *indigne*, et qui retourna sa missive avec un accent sur l'é.

On rapporte que Bossuet disoit connaître l'esprit des Ordres religieux aux différents Introïtes de leurs messes patronales. Nous n'avons pas sous les yeux celui des capucins, mais l'évêque de Meaux citait à cette occasion les Cordeliers « dont le Missel marque au jour de St.-François : *Gaudeamus omnes in Domino.* » (p. 79) Ce grand prélat n'avait point de règle pour ses repas, il mangeait quand il avait faim, se couchait quand il avait sommeil, ce qui faisait dans son intérieur le désespoir des domestiques, mais « il pensoit avec raison qu'une assiduité monotone à satisfaire les besoins, nuisoit à l'effervescence du travail et mettoit des entraves au génie. » (p. 80)

Le Père Le Boux, excellent prédicateur, étoit fils d'un artisan de Saumur. Louis XIV lui offrit l'évêché de Tarbes. Il répondit au monarque : « Je suis né gueux, j'ai vécu gueux, et je souhaite de périr gueux. » (p. 78) Pourtant il accepta plus tard la mitre et laissa là sa gueuserie. Le Boux avait la mémoire infidèle et ne montait en chaire qu'accompagné d'un souffleur. Le remède n'opérait pas. Son texte dit, « il s'abandonnoit à son élocution naturelle et ne prononçoit pas un seul mot qui fut dans le cahier. » (p. 79)

A la fin du XVIII^e siècle, comme au XIII^e et XIV^e siècles, les ordres religieux étoient matière à lazzi. Sans nous arrêter à la naïveté de ce novice

qui interprétait le titre latin de la Règle de Saint Benoit, « *coquina Abbatis* (cuisine de l'abbé) *la coquine de l'abbé* (p. 88) », nous parlerons des Récollets. Le secrétaire de l'Académie de Marseille, M. de la Wisclède, récitait à un Père « les verssuivants sur le tiby, petit morceau d'ivoire ou d'ébène que les Recollets emploient pour attacher leur manteau :

» Je chante un sacré gueux dont l'orgueil séraphique,
Dédaignant du crochet l'usage tyrannique,
Et cherchant dans l'ébène un ornement nouveau,
D'un tiby triomphant enrichit son manteau. »

« Oh ! s'écria le religieux, c'est saper notre Ordre par ses fondements, et M. de la Wisclède répliqua : ce seroit tout au plus le prendre à la gorge. » (p. 54)

Dans ce chapitre des *Anecdotes*, le roi de Prusse n'est pas oublié. Se trouvant à Breslau, le cardinal Zinzendorf invita le monarque à assister à la grand'messe. C'était une fête et la cérémonie se fit avec une pompe inaccoutumée. Après le service Son Eminence demanda au Souverain ce qu'il pensait du culte catholique. Voici sa réponse : « Les Calvinistes traitent Dieu comme leur inférieur, les Luthériens, comme leur égal, mais les Catholiques le traitent en Dieu. J'ai été frappé de la majesté de vos offices. » (p. 76)

Le duc d'Orléans, Régent du Royaume, est aussi mis en scène. Le Prince aimait à se promener la nuit dans son jardin du Palais-Royal, « pour se distraire des fatigues d'un long travail, » d'après notre auteur, et pour d'autres motifs encore, si nous en croyons la chronique. « Il y trouva, sur les deux heures du matin, un personnage dont il s'approcha (le seul qui fut alors au Palais-Royal) ; mais si étonnant dans sa manière sublime de penser et de s'exprimer, qu'il ne pouvoit revenir de sa surprise. »

« Toutes les questions que je lui fis, raconta ce grand Prince à M. de Tressan, archevêque de Rouen, son confident, m'attirèrent des réponses si frappantes, si supérieures aux idées mêmes des plus célèbres philosophes, que je le crus un homme céleste : aussi, lorsque je lui demandai qui il étoit, il me répondit en s'éloignant : « *Je suis le Christ.* »

« Le Régent voulut le suivre, il ne le trouva plus ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut frappé toute sa vie de cette singulière rencontre, et qu'il n'en parloit qu'avec un transport d'admiration. (p. 62-63)

Une autre anecdote encore sur le Régent :

« Dans une circonstance où ce Prince avoit besoin de la cour de Rome, et où plus de vingt évêques étoient dans son anti-chambre, relativement aux affaires du Jansénisme, il envoya chercher le célèbre Père de la Tour, général de l'Oratoire, qui traversa la salle où se trouvoient tous les Prélats, qui fut le seul admis et que le Régent n'entretint que d'estampes et de tableaux, jusqu'au moment où il le conduisit à la porte de son appartement.

« Comme on dit alors aux évêques qu'il n'y auroit point d'audience pour eux, ils s'imaginèrent que le Prince se tournoit du côté des Jansénistes; ils écrivirent au Pape qu'il ne falloit pas l'irriter par un refus. Et c'est ainsi qu'un trait de politique fit prendre le change très à propos. »

« Le Père la Tour n'en fut pas la dupe; et il disoit confidemment à quelques amis : je compris tout à coup que le Prince me faisoit venir, non pour moi-même, mais bien pour les Prélats. » (p. 61-62).

Laissons de côté l'Homme au masque de fer, auquel notre auteur ne croit pas, des anecdotes italiennes, des histoires de revenants, et causons de trois personnages qui furent à Paris l'objet de bien des conversations : on aime tant le mystérieux !

Le bruit courait qu'à Ivry, près Paris, était morte, « il y a quelques années, la Princesse de Wolsebutel, épouse du fils de Pierre-le-Grand. » Elle avait jadis contrefait la morte à Pétersbourg, « fait enterrer une bûche à sa place et étoit venue en France dans le plus grand *incognito*. » L'auteur des *Entretiens* alla aux renseignements, et pensa que nul mieux que Voltaire n'étoit à même de connaître le fait, « ayant été aux premières loges. » Il écrivit donc en 1776 au favori de l'impératrice Catherine, et en reçut cette réponse :

« Quant à la prétendue veuve de l'infortuné Czarowitz, fils de Pierre-le-Grand, elle a passé quelques jours chez moi cet été ; et on lui bâtit actuellement auprès de mon château une maison qui, probablement, ne sera point achevée. »

« Soyez bien sûr, Monsieur, qu'elle n'est pas plus la bru de Pierre-le-Grand que le faux Démétrius étoit un successeur légitime au trône de Russie. » (p. 69-70)

Le *vieux malade* étoit alors dans son château de Ferney, et sa correspondance de cette époque nous donne la clé de l'énigme. Il écrivait à M^{me} de St.-Julien, le 12 juin 1776, des nouvelles de cette aventurière. Après avoir passé pour impératrice, pour comtesse, pour présidente, « elle est venue chez nous simple conseillère; elle est veuve d'un conseiller de Rouen, nommé Fauvelle d'Haqueville, et l'ami Racle lui bâtit une maison presque à côté du château. » Elle est ensuite partie pour l'Angleterre ou pour la Russie, promettant de revenir dès que la maison serait prête.

En revanche, les *Entretiens* nous donnent pour positive l'existence à Paris, de Marie Cécile, fille du Sultan Achmet III, l'antagoniste de Charles XII et de Pierre-le-Grand. Sa vie est tout un roman. « Elle naquit dans le Sérail l'an 1710, et descendue furtivement par une fenêtre dès l'âge de six mois, elle dut son évasion et le bonheur d'être chrétienne à une gouvernante qui sut, dans le plus grand secret, tramer cet événement. On la transporta à Gênes où elle fut baptisée en présence du Sénat; et après six années de séjour dans cette ville, elle partit pour Rome; elle y fut présentée à Clément XI, par un parent d'Achmet qui s'étoit fait chrétien et qui s'y trouvoit alors. Déjà altière, comme sentant couler dans ses veines le sang ottoman, elle ne voulut point baiser la main du souverain Pontife, disant qu'elle

étoit d'un rang à ne faire sa cour à personne. On eut même toute la peine du monde à lui faire accepter un tableau de la Vierge, orné de diamants et de perles. »

« Le Régent la fit alors venir en France ; on ignore quelles étoient ses vues ; elle y parut, accompagnée de sa gouvernante qui épousa le comte Salmoni, Génois. On la plaça dans un couvent, où ce Prince lui-même la visita deux fois. La gouvernante mourut quelque temps après, laissant au Père Luc, capucin, une somme considérable, pour l'entretien de la jeune princesse, qu'il lui remit successivement : elle devint la protégée de Monsieur le duc de Condé, qui lui fournit un carosse, et qui lui offrit tous les jours sa table. Elle eut un jour la fermeté de prendre un pistolet qui se trouvoit sur la cheminée d'un grand seigneur, dont les propositions révoltèrent son honneur, et de lui dire : ne m'exposez pas à faire un coup de ma tête, et laissez-moi sortir. »

« Une autre fois, un grand personnage encore, épris de ses charmes, et surtout de sa chevelure, osa lui faire une déclaration ; elle en fut si piquée, qu'elle s'esquiva sur le champ ; et que lorsqu'il lui fit dire par un gentil homme qui la suivoit, de bien ménager ses cheveux, elle prit ses ciseaux, les coupa, les mit dans un mouchoir, et lui répondit : assurez le prince, qu'à présent ils seront bien gardés. »

« Il y a dans ses traits un héroïsme que je ne vois point dans les histoires ; et cette princesse, cette fille d'Achmet, aujourd'hui survivant à ses amis, languit dans Paris sans avoir d'autre revenu, qu'une pension modique des Economats, et sans autre suite que son ombre, n'ayant pas même un seul domestique pour la servir. »

« Mais une grandeur d'âme à toute épreuve ; une force d'esprit qu'on ne connoît pas dans ce siècle ; des vertus, chrétiennes pour la pureté des motifs, ottomanes pour la fierté, lui tiennent lieu de tous les honneurs, et de tous les biens. »

« Chaque fois qu'on frappe à ma porte, je crois, dit-elle, que c'est la mort, et je vas ouvrir ; ne m'embarrassant point de quelle maladie je mourrai, si ce sera de la fièvre ou de la faim : persuadée que cela me conduira au trône de l'Eternel. »

« Il faut dire que M. Calonne, contrôleur-général, dont l'œil s'étend sur les malheureux, l'a démêlée dans la foule, et lui a fait passer des secours. On voit dans sa physionomie, quoiqu'effacée par le temps, qu'elle a les traits de sa nation, et que sa naissance n'est point ordinaire. »

« Elle a eu le bonheur d'être présentée à Louis XV, celui de parler à Louis XVI, et d'avoir une longue entrevue avec Madame Louise. » (p. 71-74.)

Cette vie agitée ne rappelle-t-elle pas l'existence tourmentée, mais plus misérable, d'une autre fille de l'Orient, M^{lle} Aissé ?

La troisième personne, dont nous allons dire un mot, est un exemple non moins frappant des hasards de la fortune, lequel remonte au XVII^e siècle. La fille d'un pauvre corroyeur de Grenoble, nommé Bailli, devait épouser le valet de chambre de M. d'Amblérieu, conseiller au parlement. Le mariage

- manqua, et celui-ci consola si bien la jeune fille qu'il s'éprit « de ses yeux superbes, » de sa « taille de nymphe, de son esprit. » Bref, il la prit pour femme et la laissa veuve au bout de cinq ans. Cette mésalliance avait fait scandale, et quand la conseillère légataire universelle voulut jouir de la riche succession, les parents du défunt intentèrent un procès et le gagnèrent. La veuve en appela au Conseil, vint à Paris et connut par hasard le Maréchal de l'Hôpital, qui finit par l'épouser. « On croiroit à voir son extraction, qu'elle ne peut aller plus haut ; et la fortune qui la prend par la main lui donne Jean Casimir, roi de Pologne, pour dernier époux. Il étoit lui-même l'enfant du sort, ayant été jésuite, cardinal, monarque, ensuite abbé de St-Germain-des-Prés : bénéfice que Louis XIV lui donna pour le dédommager de la perte d'une couronne. » (p. 78). Si l'histoire est vraie en tout point, elle vaut certes la peine d'être racontée.

Le cinquième *Entretien traite de la manière de faire le bien*. Il renferme d'excellents conseils, tout en sondant les plaies de l'époque. Les secours ne sont pas en rapport avec la misère. Les grands et les riches, qui nagent dans l'abondance, ont souvent le cœur le plus dur. Ceux qui ont peu, sont ceux qui donnent le plus. On verse des larmes sur les maux imaginaires des héros de tragédie ou de roman, et l'on est insensible aux souffrances réelles de ses frères. On ne suit pas les préceptes de l'Evangile, « notre code et notre règle cependant. » Dans sa légitime indignation, l'auteur s'écrie :

« Je voudrois que les grands eussent toujours sous les yeux, un Pavillon, évêque d'Aleth, qui fit porter le dernier matelas de son lit, chez un malade couché sur la paille ; un cardinal Cibo, qui courut après un pauvre que ses gens venoient de rebuter, pour le faire dîner chez lui ; un prince de Caserte, qui savoit arracher le secret des pauvres honteux, pour avoir la douce volupté de les secourir. Quand verrons-nous des Monitoires, disoit-il, pour déterrer ceux qui languissent dans la misère, comme il y en a pour découvrir les malfaiteurs ! » (p. 104).

La discussion des *connaissances à la mode* n'offre pas des résultats plus réjouissants. Nous avons les in-12 et les in-16 après les in-folio ; les bibliothèques du moins peuvent les contenir, ces livres sont légers sous tous les rapports. Un jeune homme se forme non à la lecture des anciens, mais sur des abrégés et des dictionnaires, « le grand alphabet des ignorants. » Pas de fonds dans la plupart des auteurs. On a « un tas d'écrivassiers et de poète-reaux, qui se croient supérieurs à la Bruyère et à Boileau, parce qu'ils ont tricoté quelque phrase et cousu quelques vers. » On néglige l'étude de l'histoire. « Il y a mille jeunes gens parmi nous qui passent pour instruits et qui ne savent pas la succession de nos rois seulement depuis François I^{er} ; » ils seraient fort embarrassés de dire « le degré de parenté de Louis XIV à Louis XVI » et se mêlent de juger du mérite d'autrui. On devrait simplement les renvoyer au collège apprendre l'histoire, mais il n'en est point « où l'on enseigne celle de France. » Le mal vient de haut. « Voltaire lui-même, cet écrivain universel, a donné le mauvais exemple à la jeunesse, en amusant le siècle sans l'instruire à fond, en ne pressurant l'érudition

que pour en faire sortir de petits contes et de jolis riens ; enfin il a singulièrement favorisé le bel esprit, en donnant le droit de parler de tout, sans rien savoir. Un jeune homme qui sait quelques traits de ses ouvrages, dix sophismes d'Helvétius, six paradoxes de Rousseau, croit pouvoir décider dans tous les cercles ; et de là, nos littérateurs de vingt ans dont Paris abonde, qui se répandent dans toutes les assemblées, et qui n'ont que des phrases incohérentes, que des propos vagues, que des ironies qu'on prend pour de l'esprit et pour du savoir. » (p. 110-117)

Ces petits auteurs naissants qui s'égalent aux meilleurs écrivains, que sont-ils ? « Les enfants de chœur de la littérature, qui savent tout au plus un verset, et qui prennent le pas sur les chantres. Nous aurions besoin parmi les auteurs d'une hiérarchie comme dans le clergé, où le chapelain n'ose faire le curé ; où le chanoine n'a garde de se donner pour un prélat : par ce moyen les rangs seroient assignés. » (p. 123-124). Rien de pis que cette classe de petits littérateurs qui assaillent les imprimeurs, décrivent les bons auteurs, font de la religion même « un sujet de plaisanterie, ne respectent rien, critiquent, mordent, calomnient. » « Retranchez la nomenclature des théâtres, les bons mots tant ressassés des Piron, des Voltaire, et de plusieurs autres : quelques saillies, que le hasard amène plutôt que l'esprit, surtout des décisions sans justesse, comme sans raison, et vous trouverez l'ignorance même chez ceux qu'on croit des coryphées. Fronder aujourd'hui, c'est raisonner, plaisanter c'est prouver. » (p. 125).

Cette ignorance, ce défaut d'études sérieuses se trouvent dans toutes les carrières. Les écoles de droit ne sont plus fréquentées ; les élèves « se contentent d'y paroître dix ou douze fois l'année, » et ils en savent assez pour « prendre les charges, pour juger. » L'Allemagne a sur nous un grand avantage : « on n'y connoît les lois, que parce qu'on les étudie. » Il en est de même pour la théologie ; « comme elle est sacrée, » la plupart des petits abbés, n'ont garde d'y toucher. On se contente d'une « scholastique étudiée à la hâte. » La Sorbonne en gémit ; mais comme elle est vieille, on la laisse crier, pour prêter l'oreille à des nouveautés... « Aujourd'hui le bel esprit compose la plupart des sermons et remplace l'érudition vénérable des siècles passés. On ne connoît plus les Pères de l'Eglise que de nom, quoiqu'il y ait des séminaires, et des pasteurs très instruits. » (p. 120). Le tableau intellectuel n'est pas flatteur. Faut-il s'étonner dès lors qu'on lui ménage encore une large place dans l'*Entretien* sur les *Charlatans* ?

« La science a ses singes, comme la dévotion... Il me semble que les siècles éclairés devraient faire disparaître les charlatans et c'est tout le contraire. Jamais on n'en vit un si grand nombre que dans ces jours philosophiques, où l'on prétend avoir détruit le fanatisme et la superstition. » (p. 156).

Le portrait suivant des charlatans littéraires n'a rien perdu de son actualité ; sous ce rapport le XIX^e siècle n'a rien à envier au XVIII^e.

« Ces gens-là se modèlent selon les temps où ils paroissent, et ceux qui

se montrent aujourd'hui parmi nous ont pris le costume du XVIII^e siècle ; une brillante superficie de toutes les connoissances, une teinture de grandeur d'âme, un air de désintéressement, mais surtout les grands mots de patriotisme et d'humanité : c'est là tout leur triomphe. »

« De la hardiesse à fronder les opinions reçues, de l'adresse pour en établir de nouvelles ; un langage mystérieux, qui semble dire beaucoup, et qui ne dit rien ; un ton d'animation, et quelquefois d'orgueil : beaucoup de pays qu'on a vus : beaucoup de correspondances, qu'on sait habilement citer ; quelques demi-soupirs de temps en temps, sur les entraves qu'on met aux plus utiles découvertes : voilà... tout ce qu'il faut pour produire un charlatan. » (p. 156-157).

Le charlatan a aussi son valet, paillasse obligé, c'est le prôneur dont on a déjà parlé. Il y a des charlatans partout, à tous les degrés de la vie sociale. L'homme d'ailleurs est ainsi fait, il aime le merveilleux, il caresse l'absurde, les systèmes les plus déraisonnables ont leurs adeptes ; la pierre philosophale, la médecine universelle ont toujours des partisans. « Chaque année, quelque nouvel empirique paroît sur la scène du monde, bien assuré d'avoir des sectaires ; et ce sont ordinairement les personnages qui croient le moins aux vérités révélées, qui donnent dans des absurdités, tant il est vrai que l'esprit humain est toujours la dupe de lui-même, lorsqu'il n'a que ses propres idées pour appui. » (p. 160).

De nos jours on a eu les esprits frappeurs, les tables tournantes, le procédé n'est pas nouveau. Du temps du Régent, la belle Tetard attirait chez elle tout Paris, « en faisant mouvoir tous les meubles de son appartement par des ressorts inconnus. » La demoiselle cherchait un époux qui fit sa fortune et elle le rencontra, ce fut le seul revenant qu'il y eût dans la maison.

« Tous les soirs on y couroit ; et comme la demoiselle en question avoit l'esprit très borné, l'on avoit fait une chanson, dont voici un couplet :

« L'esprit de la jeune Tetard
Ne s'éveille que sur le tard ,
Toute la nuit
Il fait du bruit, ,
Et quand le soleil brille,
Alors on ne voit plus d'esprit
Dans toute la famille, *lon, la*
Dans toute la famille » (p. 168)

Mais le charlatan en titre, dans le siècle passé, ce fut Cagliostro, qui parcourut toute l'Europe et choisit même l'île St-Pierre, célèbre par le séjour de Rousseau, pour théâtre de ses cures merveilleuses. C'est sans doute de lui qu'il est question dans les lignes qui vont suivre :

« Il n'y a réellement que Paris dans le monde, pour avoir revenants, sorciers et diables à volonté. On raconte que le fameux C.... se trouvant un soir à Chaillot, dans une maison particulière, où plusieurs femmes distinguées voulurent danser, elles le prièrent de leur faire venir dans un clin d'œil, des élèves de l'Ecole militaire, qui se trouve en face de Chaillot ; que

dans l'instant même il ouvrit les fenêtres, jeta un pont volant ; mais que la compagnie l'ayant plaisanté, il changea tellement les choses, que ce furent des invalides, qui vinrent au nombre de dix-huit, l'un avec un bras de moins, l'autre avec une jambe de bois. On ne se moque point impunément des magiciens : la danse n'eut certainement pas lieu ; et quoique les petites maîtresses fussent en fureur, elles adorèrent le faiseur d'un pareil miracle.» (p. 169)

Conclusion ! « Encore si le charlatanisme n'opéroit que de semblables merveilles ; mais hélas ! il s'étend sur toutes les sciences et sur toutes les conditions. Il y a des poètes, comme des physiciens ; des peintres comme des géomètres ; des abbés comme des laïcs ; des grands comme des petits, qui sont charlatans. Les uns vous débitent leur savoir, les autres leur noblesse avec emphase ; et très souvent ils n'ont d'autre vérité que beaucoup de forfanterie. » (p. 170).

Le *Guignon*, le *parallèle des deux sexes*, font l'objet d'amusantes causeries, mais un drôle d'entretien termine le 1^{er} volume ; il est intitulé : *Le rêve singulier*. Figurez-vous une figure gigantesque, « un Hercule ou plutôt Saint-Christophe », s'avancant dans Paris, et en douze heures purgeant la capitale par l'eau et le feu. Que les temps diffèrent ! un monstre plana sur la grande ville, près d'un siècle plus tard, promenant la torche incendiaire. Mais le nouveau venu détruisait les monuments des arts, brûlait les bibliothèques, fusillait les plus dignes citoyens, prêchait l'immoralité, entassait les ruines au physique et au moral. Tout autre était celui de 1785. Il abattait les masures encombrantes, dégagait les monuments publics, invisibles chefs-d'œuvres, élargissait les rues trop étroites, brûlait sans pitié les repaires du scandale et de la débauche, jetait au vent les feuilles éphémères des écrivassiers et des pamphlétaires. S'il calcinait mille petits abbés, « qui déshonoraient la cléricature, » à l'applaudissement de la « saine partie du clergé ; » si « les hommes à la mode n'avoient plus que trois pieds de hauteur, les philosophes que deux, et les petits auteurs naissants étoient devenus presque des fourmis ; » s'il lâcha dans la plaine de St-Denis les « chevaliers d'industrie attachés comme les renards de Samson », il répondait aux élégants qui s'attendaient à la destruction des monastères : « Quand vous m'aurez prouvé votre utilité, je vous parlerai des religieux, et la place ornée de la statue du roi, large et superbe à cette heure apparoissoit avec l'inscription A LOUIS LE VRAI, titre, dit l'auteur, qui lui sera donné par la postérité... » Le rêve ne s'est point réalisé. La postérité a sacré du nom de LOUIS LE MARTYR, ce monarque décapité par ses sujets sur la place marquée pour son triomphe. Le monstre de 1871 n'a fait que perfectionner le monstre de 1793 que les esprits crédules n'entrevoient pas dans les frivoles et énervantes années qui nourrissaient dans leur sein la foudre prête à pulvériser d'un seul coup le trône et l'autel !!

Nous nous sommes étendus trop longuement sur le 1^{er} volume des *Entretiens*, force nous est de glaner dans le second, en évitant les redites, et en ne reproduisant que les traits nécessaires pour compléter le tableau.

Les *Réputations* : « on les joue à la raquette comme des balles de paulme, sans s'inquiéter où le coup porte. » L'envie et la malignité les balotte. « de manière qu'on ne sait à ce jeu ni qui gagne, ni qui perd. » Vous êtes tantôt loué, tantôt décrié par la même personne. On doit craindre la célébrité « comme le feu. » Dans le XVIII^e siècle : « il y a chaque jour des confédérations pour étouffer le mérite, pour faire suspecter la conduite de la femme la plus vertueuse, si elle est malheureusement jolie.... C'est une génération perdue, que celle qui ne croit point à la vertu, qui suppose tous les hommes faux, toutes les femmes libertines ! et malheureusement nous sommes logés à cette enseigne. » (II p. 9 10). Une méchante épigramme fait son chemin. « Ce qui se dit se répète, ce qui se répète devient le jargon du public, et vous savez que de la calomnie il en reste toujours quelque chose ; c'est le cas d'affirmer que celui qui crie le plus haut à le plus de raison. » (II p. 13).

La *Ville souterraine*, c'est le nom que mérite l'immense capitale. « Où trouver en effet plus de routes ténébreuses, plus de chemins tortueux. Le labyrinthe connu sous le nom de Dédale, l'ancre de la Sybille de Cume où cent portes s'ouvroient et se fermoient au même instant, n'avoient point autant de faux fuyants que Paris ; c'est là que dans des refuges secrets, impénétrables à l'œil des curieux, on ourdit des intrigues, on tend des pièges, on ébauche des vices, on prépare des forfaits ; c'est là que l'hypocrisie se venge des contraintes du jour, par un abandon déplorable à des voluptés criminelles ; que des pères vont oublier les leçons de sagesse qu'ils donnent à leurs fils ; que des seigneurs se dégradent dans le sein de la débauche ; qu'on avise aux moyens d'extorquer un marchand, de subtiliser un créancier, de faire son patrimoine de l'existence d'autrui ; qu'on fabrique de fausses lettres de change, qu'on médite des divorces, qu'on prépare enfin des morts tragiques... » (II p. 15-16)

« Quand j'y descends en esprit (dans ce monde souterrain, où se fabriquent les œuvres d'iniquité), j'y vois commencer ces fortunes extraordinaires, par des moyens si finement combinés, que la friponnerie qui en est la base, prend l'air de la probité ; j'y découvre toutes les manières de tromper, sous une apparence de candeur ; manière de brouiller les enfants avec les pères et les femmes avec les époux ; manière d'éluder les lois, manière de se jouer de l'honneur même, et d'accréditer les vices ; manière de ridiculiser la vertu ; manière de s'ennoblir en se dégradant, de s'enrichir en s'appauvrissant, d'étudier en désapprenant. »

« C'est là surtout.... que la coquette apprend à jouer le rôle d'indifférente, au moment qu'elle est le plus passionnée ; que Célide fait l'apprentissage d'une dévotion simulée, pour tromper le public avec plus d'adresse ; que Silvain médite les moyens de trafiquer sans bruit les bénéfices, comme les emplois, et de faire servir ses talents, au triomphe du mensonge et de l'imposture. »

« Et tout cela se trouve dans le moment qu'on ne paroît occupé que du bien de l'Etat ; qu'on n'a d'autre mot à la bouche que celui de patriotisme

et d'honneur. Il y a peu de familles qui n'aient un souterrain pratiqué dans leur maison, c'est-à-dire, un secret par lequel on mine intérieurement la fortune ou la réputation d'un voisin, par lequel on met la langue en contradiction avec le cœur... » (II p. 24-25)

« Je suis sûr que dans la ville souterraine, il y a des professeurs de supercherie, qu'on y fait des cours d'astuce, et que les petits comme les grands, y prennent les leçons d'une politique raffinée qui donne les moyens d'être auteur sans esprit, joli sans physionomie, honnête sans pudeur, vertueux enfin sans vertu. » (II p. 27.)

Ces portraits sombres, ces mystères de Paris, dont on soulève un voile seulement, et que dans notre siècle, un romancier célèbre ne fera qu'ébaucher, tranchent à côté des causeries du Palais-Poyal, où la *Conversation décousue* ne reflète que trop la légèreté, le ton, les vices dorés de la capitale. Militaires, abbés, duchesses, comtesses, chevaliers, etc., tout le monde babille, chuchotte, dit de gros riens, rit de gais propos, aussi insipides et aussi malsains les uns que les autres. Prêtez l'oreille, ce sont des notes différentes sur un même air.

« Comme j'aime ce *Numa* du Chevalier de Florian... — Vous le trouvez donc joli ? — Charmant !... Il écrit comme un ange.

— » L'on s'est avisé de m'envoyer des vers. — A vous, Madame. — A qui donc ? Ils sont si relevés, qu'ils m'ont eu l'air de tomber des cieux : ma chevelure est celle de Bérénice ; mes yeux les deux Jumeaux qui font partie du Zodiaque.

— » Eh bien ? Voltaire n'auroit pas trouvé cela. (II p. 35)

» Oh ! que je vous dise donc... le Baron a surpris hier sa femme en tête à tête dans le bois de Vincenne, avec le jeune marquis de...

— » Où diable alloient-ils là : ce bois n'a plus de feuilles ; l'on y est vu de tous les côtés. » (II p. 47)

« Voyez donc l'ameublement de la duchesse... c'est dans le dernier goût... j'aime sa bibliothèque ; elle a fait relier ses livres magnifiquement ; et la raison qu'elle en donne, c'est que des meilleurs ouvrages, elle n'en aime que la couverture... » (II p. 38)

« Il me semble que les roses n'ont pas la même odeur que l'an dernier... ce seroit bien plaisant, si elles alloient changer de qualité pour se mettre à la mode. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les saisons ont changé d'allure, et qu'à force de nous visiter, elles ont pris nos modes. Il n'y a plus trois jours de suite qui se ressemblent dans un été ; de grosses pluies, de petits orages, des vents aigus viennent calmer la chaleur. »

— « Le temps aura pris pour modèle nos amours : il n'est plus chaleureux. Je bus hier d'un vin du Pérou ; sa rareté lui donne du prix... » (II p. 39-40).

« La pauvre comtesse s'en va au grand galop visiter Henri IV..., ses médecins me dirent hier qu'elle étoit mieux, c'est que pour faire un si long voyage, il faut bien se porter... » (II p. 33)

L'Entretien qui a pour titre *les Confidences*, se passe entre « deux jolies

veuves, qui, parfumées de l'essence des jonquilles et des roses, embaumoient l'air et caquetoient d'un ton mystérieux. » Elles parlent de leurs chers défunts et recherchent qui les remplacera convenablement. Pour ce point, l'une exige une physionomie qui lui rappelle son premier époux; l'autre y consent à certaines conditions. « Madame, madame, regardez ce grand jeune homme qui caresse son menton : n'est-il pas vrai qu'il ressemble au défunt ? Eh bien ! que vous en dit le cœur ? — Il n'a pas la jambe aussi bien faite que lui. — Ne croyez pas trouver une ressemblance depuis la tête jusqu'aux pieds : on rencontre quelques traits : l'imagination fait le reste. » (II p. 131) La belle-mère d'une de ces dames est elle-même en quête d'un mari ; elle rajeunit depuis trois mois. Elle possède « une » arithmétique dont bien des femmes « s'accommoderoient ; » voici comme elle raisonne : « A 60 ans l'on est trois fois aimable, parce qu'on l'est beaucoup à vingt ans. » (p. 129) Les jolies veuves discutent sur ce thème grave, et finissent par causer d'un « homme superbe » rencontré aux Tuileries par une d'elles et comme il l'amusa. Bref, ces dames auront sans faute le remplaçant désiré ; puis, s'il venait à manquer en titre, on voit qu'elles sauraient s'en passer et ne s'en trouveraient pas plus mal.

C'est encore une dame qui parlera du *bonheur*. Où le placer ? en soi-même... « Bon ! mon esprit : les trois quarts du temps je ne sais où il est ; tantôt je le place dans une rose qu'agite le zéphir, tantôt dans une chanson dont l'air me plait ; tantôt je l'envoie courir la pretantaine, tantôt je le laisse à la maison, ne paroissant dans un cercle que pour dire des riens ou pour boudier. Si dans l'autre monde nous sommes tous spirituels, comme je n'en doute nullement, eh bien, je le garde pour ce temps-là : j'en ai d'ailleurs si peu, qu'il seroit bientôt dépensé ; ce qu'il y a de sûr, c'est que l'esprit ne fait pas le bonheur ; outre qu'il rend fier, difficile, il ne trouve qu'un quart de plaisir dans les ouvrages qu'il lit, de l'ennui dans les sociétés qu'il fréquente, et il nous fait des ennemis... » (II p. 140) La bonne philosophie consiste « à n'en point avoir. On prend le plaisir où on le trouve ; aujourd'hui au bois de Boulogne, demain à la Comédie. Et la maladie, la vieillesse ? Allons donc. Pourquoi s'en occuper ? Cela n'existe maintenant que dans les pays imaginaires ! » La dame a réponse à tout. S'agit-il de spiritualisme, de la satisfaction intérieure ? elle vous répliquera vivement : « Mais dans ce *moi* dont vous me parlez, comment y loger une jeune femme avec tous ses plaisirs, toutes ses passions, tous ses goûts, tous ses caprices, tous ses alentours ? Le contenu seroit sans doute plus vaste que le contenant. Je sens qu'il me seroit impossible avec tout mon attirail, d'habiter un pareil réduit... » (II p. 147) S'agit-il de matérialisme ? « Fi donc : je n'oserois paroître en public, si je me croyois la sœur d'une vipère ou d'un scarabée ; mais j'aime à jouir du monde qui me semble créé pour moi... » (II p. 149).

Est-ce bien la même femme que l'auteur rencontre trois mois plus tard, un Malebranche en main, et qui lui dit : « Il n'y a qu'un temps pour les frivolités, au lieu que les vérités dont je m'occupe maintenant sont de toute

la vie. Le plus heureux retour sur moi-même, m'a enfin ouvert les yeux, et je conçois maintenant qu'il n'y a de bonheur que dans un commerce assidu avec notre âme et avec le grand Etre dont elle émane.....» (II. p. 151) La conversion n'est-elle pas trop soudaine. C'est un peu abuser de la licence accordée aux peintres, aux poètes... et aux romanciers.

Le Gascon envisage le bonheur de toute autre façon. Il en a une « recette admirable qui consiste en deux drachmes de raison, trois onces de vertu et une forte dose de gaité. » Il détaille son procédé et les moyens d'appliquer le remède à tous les maux d'ici-bas et sa philosophie parfois ne manque pas de bon sens.

« Le chagrin frappe-t-il à ma porte, dit-il, je n'ouvre pas ; y a-t-il séparation en règle entre l'argent et moi, j'invoque la Providence comme mon unique banquier ; s'agit-il d'une maladie, la diette et l'eau ne coûtent rien ; est-il question de mourir, le paquet d'un Gascon est fait dans un clin d'œil. La calomnie s'exerce-t-elle à mes dépens, je dis à quiconque m'en parle : *Hodie mihi, cras tibi* ! aujourd'hui à moi, demain à toi ! car si l'on s'afflige parce qu'on est calomnié, tout le monde n'a qu'à prendre le deuil..... » (II. p. 155.)

« Vient-on à m'objecter que je n'ai ni domaine, ni seigneurie, ni dignité. Voilà comme on se trompe. Seigneur suzerain de moi-même, j'ai dans ma dépendance : 1^o une imagination qui bâtit les châteaux les plus magnifiques dans un moment ; 2^o l'usage des cinq sens qui m'assimile aux plus grands monarques ; 3^o une liberté préférable à la souveraineté même ; 4^o le plaisir inestimable de me baigner dans la Garonne et de boire du vin de Médoc ; 5^o tous les ans un petit voyage au Palais Royal ; et cadedis voilà comme le chevalier d'*Estrapinondas* sait être heureux !.... » (II. p. 156.)

Mais pour voyager, fût-on de la Gascogne, pour briller au Palais Royal, être grande dame ou Agréable, pour réussir en tout et partout, que faut-il ? de l'argent : belle matière à *Entretien* et notre critique n'y manque pas. Voici comme il débute :

« Il n'y avoit autrefois, me disoit un ami qui parcouroit les arcades, qu'une certaine classe de femmes qui crioit de toutes parts argent, argent ; mais je m'aperçois qu'aujourd'hui c'est un cri général. Point de langue sur laquelle le mot argent ne soit placé, point de cœur qui n'en désire la jouissance : le pauvre en sa cabane, le grand dans son palais, le souverain sur son trône, tous invoquent l'argent ; l'enfant même qui bégaie ouvre ses petites mains pour en recevoir. » (II. 95.) Le proverbe dit : à chaque jour suffit sa peine, la mode : « à chaque jour, nouvelles emplettes. » — « On raffine, on varie, et l'on ne sauroit croire combien la main-d'œuvre devient chère. On se ruine à n'avoir point d'habits, disoit ingénieusement une duchesse, parce que celui de la veille n'est plus portable le lendemain. » (II. p. 96.) « ... Paris est un gouffre où l'argent s'absorbe dans un clin d'œil. » Changez un Louis, il vaudra six francs, car « il se volatise et s'évapore » L'existence est tellement surchargée ! « On regarde des équipages, des glaces, des bijoux, des tableaux, comme faisant partie de soi-même. »

Sans argent, point de mérite ; sans argent, point de liberté. L'argent « est comme la santé dont on ne connoit le prix que lorsqu'on l'a perdue. » Si le siècle d'or « fut le siècle de l'innocence, c'est parce qu'alors il n'y avoit ni or, ni argent. » La jeunesse, « chose inconcevable, » attire et repousse continuellement l'argent. » Qu'en font-ils ? où le prennent-ils, tous ces précoces dépensiers ? « Personne ne peut mieux vous en instruire que les joueurs et les usuriers ; c'est chez eux qu'on s'abîme en croyant se relever ; les uns vous dépouillent, les autres vous distillent, et l'on ne survit à ce double désastre, que pour jeter les hauts cris ; ce qui fait dire à notre ami commun, que les jeunes gens dans Paris, après avoir débuté par la rue des Mauvais-Garçons, la rue Vide-Gousset, finissent par celle du Grand-Hurleur. » (II. p. 100.) L'argent sert « aux tours de passe-passe, » comme il est le « mobile des plus grandes scélératesses. » Au bout de l'an, riche et pauvre sont néanmoins au même niveau : « l'un n'a rien, parce qu'il n'avoit rien, et l'autre, pas davantage, parce qu'il a tout dépensé. » Le chapitre est méprisable... « Nous vîmes passer un jeune Américain, qui sans doute avoit l'argent en horreur. Il *cuivre*, nous dit un original ; et c'est maintenant le terme qu'on emploie pour désigner un petit maître dont les boucles d'oreilles et de souliers sont d'un vil métal. — Mais ne savez-vous pas que les Américains sont toujours riches ? Ils ont le bonheur de créer des cent mille livres de rente à volonté, et de se les approprier en idée. — Pour moi je les aime malgré la jactance de leurs possessions, en ce qu'ils sont hospitaliers. On me racontoit l'autre jour, qu'un jeune chevalier d'industrie passa jadis au Cap, et qu'introduit par hasard chez un habitant, qui le reçut avec bonté, il y demeura cinquante ans, en disant toujours : je pars demain. » (II. p. 108.)

Le second volume des *Entretiens* accorde, comme le premier, une place considérable aux choses de l'esprit. L'auteur met en scène les *Nouvellistes*, à la chasse des cancons, des moindres bruits, déchainant à volonté les guerres pour piquer la curiosité, ne rêvant que naufrages et incendies, connaissant tout, la Cour, la Ville, les Républiques, les Royaumes, créant l'impossible, crédules eux-mêmes à force de vouloir rapporter le premier les faits les plus curieux et les plus étourdissants ; « histoire d'un grand mangeur qui avale, et qui digère tout ce qu'on lui donne. Il discourt sur les *Lycées*, mais n'y entre point » par peur des esprits et laisse au beau sexe, « aux Académiciens en jupon » (on les nomme la Confession de l'année 1785) le plaisir de faire ou compléter leurs connaissances scientifiques et littéraires dans ces conférences, en faveur à cause de leur nouveauté, et auxquels on reproche déjà « d'avoir des dissertateurs qui ne font des périodes rondes ou carrées, que pour alimenter leur orgueil, et que pour se mesurer avec les Académiciens. » Il s'arrête plus longtemps à traiter des *spectacles*, mais pour autant, sa critique ne perd rien en vivacité et en rudesse. Nous n'en sommes plus à peindre des personnages, mais à discuter des principes ; et ici le paradoxe se mêle à des idées parfois très justes ; on dirait une page de Mercier. La question du théâtre est sur le

tapis : la tragédie d'abord. Tout en rendant justice à Corneille, à Racine, à Voltaire et à Crébillon, en admirant leur poésie et les beaux sentiments qu'ils expriment, l'auteur, « soit mauvais goût, soit originalité, ne peut souffrir la tournure et les disputeurs de ces sortes d'ouvrages. » Il est ridicule « d'aller chercher des morts de 2000 ans » pour nous faire pleurer; « de tirer du garde-meuble des anciens, des habillements grotesques pour les adapter à la scène présente; de nous transporter dans des villes qui n'existent plus à dessein de nous communiquer de grands sentiments. » On prête aux personnages ce qu'ils n'ont ni senti, ni pensé. Si Cléopâtre, César, Sémiramis et même Catilina assistaient à une représentation de leurs personnes, « ils protesteraient énergiquement. » Ce n'est, s'écrieraient-ils, « ni notre manière, ni notre figure, ni notre langage! On fait de nous l'accoutrement le plus burlesque en nous rendant à moitié françois, etc. » (p. 39). Pourquoi, ne pas choisir au moins « des sujets tirés de notre histoire? » cela irait mieux à nos mœurs... « Est-il donc nécessaire, quand on veut pleurer, d'aller chercher des morts au-delà de 30 siècles, et jusqu'au bout de l'univers? La cendre de plusieurs de nos héros subsiste encore, au lieu que celle des anciens est tellement éparpillée qu'il n'en reste pas la moindre trace » (p. 81). On objecte que la tragédie « est la meilleure école de sentiment. » Tant de riches, « qui ont un cœur de caillou, » ne l'amollissent pas au théâtre. En sortant du spectacle, telle marquise, « l'œil encore mouillé, » rebutera le malheureux le plus digne de pitié. — La comédie passe au crible comme la muse tragique; elle est plus « intéressante » comme « peinture réelle des mœurs, » mais « je ne vais pas chercher les comédies aux spectacles.... parce qu'elles sont la répétition de ce que nous voyons tous les jours. » (p. 86). Veut-on voir l'*Avare*, le *Tartuffe*, ou le *Joueur*, on n'a besoin ni de Molière, ni de Regnard; « chaque société présente ces portraits avec la différence qu'ici ce sont des originaux, et que là ce sont des copies: » — « Les meilleurs acteurs se trouvent dans le monde, » et non sur les planches où ils ne jouent pas au naturel. On devrait absolument bannir la poésie de toutes les pièces comiques : « il n'est pas naturel qu'on rime en conversant; » passe pour la tragédie, « elle a besoin de mots pompeux. »

Nous transcrivons le passage suivant, qui se rapporte au théâtre français, il renferme une anecdote sur le père Bertier :

— « Je vois en effet que nos vieilles tragédies ne se soutenoient que par la rime. On donnoit quittance du bon goût en faveur de la poésie.

« Je parlois une fois de ces pièces gothiques au savant Père Bertier, l'auteur du *Journal de Trévoux*, cet homme qui, formé dans une excellente école, y prit tout le goût possible et toutes les connoissances qui enrichissent le cœur et l'esprit. Il était alors à Gentilly, où le collège de Louis-le-Grand avoit une petite maison de campagne, et nous y passâmes trois heures ensemble à discourir sur les révolutions de la littérature : sa mémoire qui le servoit au mieux, lui rappela des fragments d'une vieille tragédie dont nous nous amusâmes singulièrement : elle avoit, me dit-il, pour sujet

la conversion de Saint-Augustin, et l'on voyoit sur le théâtre dix vertus et dix vices qui, sous des habits analogues à leurs différents caractères, s'efforçoient de subjuguier son cœur.

« Il y avoit surtout la gourmandise, qui, tenant un plat rempli du gibier le plus exquis, tiroit Augustin par la manche, et lui adressoit ces grotesques paroles auxquelles on avoit voulu donner la tournure des vers : Gustin, Gustin, quitte ta pénitence, il faut faire bombance, rien n'est tel qu'un festin. »

« On ne s'imagineroit pas comme le Saint répondoit à cette touchante invitation.... Adieu perdreaux, adieu caille, je ne veux plus faire ripaille, je veux coucher sur la paille, sans craindre qu'on s'en raille. »

« Je m'étonne de ce qu'on n'a point encore fait le recueil de toutes ces originalités, il piqueroit sûrement la curiosité des lecteurs, et l'on y trouveroit, à travers les expressions les plus bizarres, des pensées heureuses. »

Cet ouvrage, ajoute l'auteur, serait pour le théâtre, ce qu'a été *Don Gerondio* pour la chaire espagnole et *Don Quichotte*, pour la chevalerie.

Le vœu du critique a été rempli ; nous possédons de volumineux recueils des mystères et moralistes du moyen-âge, mais la curiosité seule trouve à se satisfaire en parcourant ces œuvres informes et primitives : ni la tragédie ni la comédie n'ont souffert des publications de ce genre et les paradoxes soutenus contre le théâtre ont peu de valeur de nos jours, pas plus qu'au déclin du XVIII^e siècle.

Si nous aurions force réserves à faire sur l'*Entretien* précédent, il n'en est pas de même de *la manière de bien écrire* ; c'est un des meilleurs chapitres, en général bien pensé et bien écrit, et qui ne serait point déplacé dans un cours de belles-lettres. On aime à rencontrer, près de la peinture des travers et frivolités du dernier siècle, ces sages conseils dictés par un amour sincère de notre belle langue. Le XVIII^e siècle a eu de grands écrivains : Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Buffon sont au premier rang de nos prosateurs, mais à cette époque est née cette littérature cursive, vivant au jour le jour, se traduisant en brochures, en feuilles volantes, et peu soucieuse d'un travail lent et soigné, auquel de sa nature elle était étrangère. Réagir contre ces tendances, signaler les abus, c'était donc une œuvre urgente.

« Il nous parut, dit notre critique, que la plupart des auteurs n'avoient plus un style caractéristique comme au siècle dernier ; que ce mélange de brochures éphémères et de lectures indigestes les dépouilloit de leur propre génie, et leur donnoit un air de ressemblance avec tout le monde, » (II. p. 41) — Et plus loin : « nous faisons aujourd'hui pour les livres, ce qu'on fait pour les fruits et pour les fleurs ; on veut en jouir avant la saison, et l'on presse les mots comme les pensées d'éclore sur le champ, de sorte qu'un auteur qui n'auroit dû livrer son ouvrage qu'après un travail de plusieurs années, le fait paroître au bout de quelques mois.... On ne connoît plus le précepte d'Horace : on craindroit que les talents ne vinssent à moisir si l'on ne se hâtoit de les produire. » (p. 56.)

Buffon, dans son admirable discours sur le *style* a donné d'excellents préceptes que devrait suivre tout écrivain. Notre auteur insiste sur ce point. « L'unité de style est tellement essentielle... qu'on la trouve dans tous les genres d'éloquence employés par nos grands auteurs; c'est le cachet du génie et qui vaut bien l'écusson de la noblesse. » (p. 41) — « Il en est d'un ouvrage de littérature comme d'une broderie, qui n'est bien exécutée qu'autant que les fleurs répondent au dessin, et que les nuances sont tranchantes. sans rien perdre de la finesse qui les assortit. Surtout point d'efforts, si l'on veut bien écrire. Une pensée qui n'arrive qu'après les douleurs de l'enfantement, est rarement naturelle. C'est un mauvais valet qui ne vient point à l'ordre de son maître, disoit le judicieux Montaigne. » (p. 42) Pour bien écrire, on a surtout besoin du goût, « qu'on peut nommer le sentiment de l'esprit. » Malheureusement « peu d'auteurs connoissent ce goût si nécessaire dans la composition des ouvrages : peu d'auteurs ont ce tact, qui les rend difficiles et délicats; on en voit la preuve à la manière dont ils travaillent, ne s'arrêtant presque jamais à l'endroit où il faudroit finir. S'ils ont une magnifique pensée, ils la jettent au hasard dans le corps du livre, au lieu de la réserver pour la conclusion... Le grand art d'un écrivain consiste à conduire le lecteur par gradation, jusqu'à la pensée la plus fine ou la plus sublime. Ce doit être le bouquet. » (p. 42, 43) Les langues si diverses « n'ont qu'une seule manière de bien écrire. » On préconise la langue française, « comme la seule, qui, sans mollesse, sans enflure, sans rudesse, est propre à remplir tous les objets. » On regrette seulement « qu'elle ait perdu ses diminutifs » Mêmes observations judicieuses sur la composition, grand art, qui « consiste à ne rien mettre d'inutile, à ne jamais employer que le terme propre à la chose, d'autant plus qu'il n'y en a point de synonyme, et que la signification de chaque mot est absolument déterminée. Il consiste à traiter le sujet qu'on choisit avec autant de précision que de clarté, à se défier des éloges et de la facilité, pour n'être pas dupe de l'orgueil; à consulter ses forces pour n'entreprendre que ce qu'on peut exécuter; à prendre des conseils salutaires, non en lisant son ouvrage à tous ceux qu'on rencontre, mais en se soumettant aux lumières d'un homme qui soit exact sans être minutieux, instruit sans être pédant. » (p. 52).

Voilà d'excellentes remarques; ainsi parlaient Horace et Boileau. Nous pourrions les prolonger, si nous n'avions hâte de terminer ce long compte-rendu.

Le second volume des *Entretiens* a, comme le premier, son *rêve singulier*; il porte un autre titre, plus alléchant encore : *le dix-neuvième siècle* : Qu'augurait-on de nous, il y a cent ans ? Hélas ! c'est comme dans Nostradamus et toutes les prophéties de ce genre, il faut bien en rabattre, et les prévisions généralement ne s'accordent guère avec les réalités. Disons un mot de cette boutade.

« Je crois qu'habile à profiter des écarts de Voltaire et de Rousseau, (le XIX^e siècle) imitera leur manière, en se préservant de leurs défauts; je

crois qu'il prendra une partie de la grandeur du siècle de Louis XIV, que nous avons laissé échapper, et qu'il sera plus ou moins philosophique que le nôtre, c'est-à-dire qu'il ne donnera pas autant que nous dans le luxe, et qu'il sentira plus que nous la nécessité de respecter la religion. » (II. p. 62). Hélas ! pauvre critique, c'est comme la chanson : Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ! Nous attendons encore ce temps-là !

« Nous aimons les brochures et les pièces de théâtre à l'excès, nous pouvons prédire que la génération future les aimera moins ; qu'il n'y aura pas à beaucoup près autant d'écrivains que nous en comptons aujourd'hui. » (II. p. 63). C'est justement le contraire.

« L'amour de la guerre renaîtra plus vivement ; de jeunes princes qui s'élèvent dans le Nord (pays pour les combats plus ardent que le Midi) se rendront célèbres par des conquêtes, et qu'en cela on sera moins philosophe que nous ne l'avons été. » (II. p. 64.) Cette prévision ne s'est que trop réalisée. Le XIX^e siècle est l'âge de sang. Le premier conquérant est venu du Midi, Napoléon le Corse, et à cette heure, le dernier, du Nord, qui a bien pris sa revanche ; demandez à Frédéric-Guillaume !

« J'imagine qu'il y a plusieurs alliances qui changeront, et qu'il s'en formera de nouvelles dont le public sera étonné... » Parfait ! La France crée le royaume d'Italie, qui fait alliance avec la Prusse, le bourreau de sa mère ! — « Je présume qu'on n'aura plus la même ardeur de bâtir, et que le violent désir d'embellir les villes se reposera pour quelque temps. » L'auteur ne comptait pas sur le second empire et le préfet Haussmann.

« Je serois curieux de savoir, si dans trente ou quarante ans, l'on s'habillera de même ? Si nos Françaises seront encore dans l'usage de se donner vingt robes de gaze ou de mousseline dans l'année, sans en avoir une seule, lorsqu'elle vient à finir ; si elles paieront encore des chiffons au poids de l'or, comme elles font maintenant. » (p. 60) Sans doute : la mode seule change, on en est toujours plus esclave.

« On ne verra point alors le sexe émietter son cœur, pour n'en donner qu'une petite parcelle à chaque soupirant ; qu'on ne se mariera plus pour ne pas s'aimer, mais qu'on reprendra la manière de nos anciens, qui se juroient bien sincèrement le *oui* de l'hyménée, et qui auroient frémi de s'en rétracter. » (66) Mon pauvre vieux, tu radotes ! non seulement il en est encore ainsi, mais il y a progrès dans le XIX^e siècle.

« Et nos coiffures ? que deviendroient-elles ? — Autant en emporte le vent... On les trouvera ridicules dans les portraits qui rappelleront notre costume ; et les chapeaux panachés feront place à des petits bonnets qui se perdront au milieu des cheveux. » — C'est le cas en 1872 — « Les vieilles en murmureront ; et les jeunes qui ne les veulent point pour rivales en fait d'ajustement, s'en amuseront. » « Il me semble entendre les jeunes demoiselles de l'année 1835, dire à la vue des portraits de leurs grand'mères qui vivent maintenant, et qui ne seront plus alors ; comment se peut-il que nos aïeules fussent ainsi coiffées ? Leurs têtes volumineuses ressemblent à celles d'Holopherne ou de Goliath ; elles croiront que c'est une caricature,

tant cela leur paroîtra ridicule. Les jeunes gens d'alors ne paroîtront pas moins surpris à l'aspect des tableaux qui leur représenteront leurs pères avec des boucles d'oreilles qui tombent jusque sur les épaules, avec des boutons plats dont on feroit presque des soucoupes. » (p. 63) — En 1835, les boutons plats et les boucles d'oreilles étaient passés de mode chez les hommes, mais les femmes avaient repris l'usage de chapeaux aussi larges et fantasques que ceux de leurs grand'mères, et qui sait ? si à la fin du siècle, elles n'en reviendront pas là.

De ces pronostics aux *petites maisons*, il n'y a qu'un pas. Faisons-le pour noter le sujet du dernier *Entretien*. L'auteur nous y montre successivement une petite maîtresse, dernier genre, un grand politique en vogue, un bel esprit, au langage quintessencé et merveilleux, un cercle de sociétés savantes, véritable bureau d'esprit ; tous ces gens semblent toqués, mais quand on se croit à Bicêtre, on est dans le grand monde parisien. L'Allemand, qui accompagne l'auteur dans sa tournée, n'en revient pas ; celui-ci lui répond : « Il faut dire avec l'ingénieux Fontenelle, qu'il n'y a que les petites folies qui sont aux petites maisons, et que les grandes sont en pleine liberté. Ce fut le sentiment d'Erasme, et l'expérience nous force à l'adopter. » (p. 178.)

L'auteur termine en faisant la critique de son ouvrage, elle nous importe peu. Somme toute, les *Entretiens du Palais Royal* forment un livre très agréable, pétillant d'esprit, semé de quelques paradoxes et de grandes vérités, moral sous une forme légère, et qu'après d'autres on parcourra avec fruit pour connaître la société française vers la fin du XVIII^e siècle.

Porrentruy, 13-18 juin 1872.

X. KOHLER.

